

B.

Deux chapitres.

1) Jour des courses

2) Le retour en Europe dans le 747 Cargo

Cinq mois plus tôt, en janvier, Marie avait assisté à la Tokyo Shimbun Hai sur l'hippodrome de Tokyo. Elle avait fait la connaissance de Jean-Cristophe de *Quelque chose* quelques jours plus tôt au vernissage de son exposition au Contemporary Art Space de Shinagawa. Jean-Cristophe de *Quelque chose* se trouvait ces jours-là au Japon comme propriétaire de chevaux, il avait un cheval au départ de la Tokyo Shimbun Hai, et il avait proposé à Marie de l'accompagner aux courses le dimanche suivant, si elle était toujours au Japon.

Le jour de la course,

(Tristesse de Marie, son état d'esprit psychologique, désarroi, séparation, insister sur le côté rassurant de Jean-Cristophe de *Quelque chose*, gentil, riche, cultivé, bien élevé.

Zahir, un pur-sang noir de cinq ans, description du cheval.

le nom bourgeois, ce qui avait plu à Marie

Pluie diluvienne le dimanche des courses.

Le pesage, les chevaux qui tournent, les propriétaires qui bavardent dans le rond réservé.

Zahir, pur-sang noir, sellé, promené par son lad.

Jean-Cristophe et Marie en discussion avec le jockey (un jockey irlandais ?).

les chevaux qui se rendent au départ.

Jean-Cristophe de *Quelque chose* et Marie qui regagnent les loges réservées aux propriétaires, contrôles, badges, hippodrome immense, tel un aéroport, baie vitrées, escalators.

Ils prennent des ascenseurs, regagnent l'étage supérieur, avec vue panoramique, passent un contrôle et s'engagent dans des escaliers mécaniques privés.

Soudain, alors que j'avais provisoirement disparu (du texte, de la narration) mon apparition incompréhensible dans le champ de vision de Marie.

Marie m'aperçoit dans la foule, avec mon grand manteau gris noir, une barquette transparente avec des tako yaki recouvert de (pelures ?), que je mange avec des baguettes dans les travées de l'hippodrome. L'impossibilité de Marie de me rejoindre (l'escalator monte). Mon impossibilité de la rejoindre (un barrage avec un tourniquet et des hôtesses. Impossibilité de passer. L'escalator qui les monte vers l'espace réservé. Ils s'éloignent irrémédiablement de moi. Elle disparaît, ils disparaissent, le symbolisme du passage du Léthé (?) ils se dirigent vers l'anéantissement (de notre relation) et la mort

2) Le retour en Europe de Marie.

L'orage fait le lien entre la nuit du 21 juin et la nuit de janvier où ils rentrent du Japon dans le 747 cargo de la Lufthansa. Le départ du Japon.

le trajet depuis l'hôtel dans la luxueuse limousine de location qui suit le van dans lequel se trouve le pur-sang.

Passage des ponts sur la baie de Tokyo (le déluge), rappel de l'image de notre arrivée à Tokyo trois semaines plus tôt, avec l'excédent de bagages, les deux taxis qui se suivaient dans les embouteillages.

Marie regarde la baie de Tokyo par la vitre de la limousine, lien, souvenirs.

A Narita, le passage des contrôles de police, les barrières, les deux voitures qui prennent la direction de la zone de FRET.

La limousine se gare, nous laisse.

Narita dans la nuit, les hangars de la zone de fret, le déluge, l'activité grouillante de la zone de Fret, comme des halles, un marché.
Des contrôles douanier.

Puis on prend un minibus et on traverse les pistes vers un endroit éloigné.
On descend du minibus, s'avance dans la nuit, dans le déluge, les parapluies qui se retournent, l'immense silhouette du 747 cargo de la Lufthansa dans la nuit que l'on charge, la gueule ouverte.
Description.
On assiste au chargement du cheval dans l'avion.

On monte, par la passerelle.
Description de l'avion, personne, l'équipage allemand, des sièges confortables, l'attente.
Le décollage est retardé à cause des intempéries.
L'avion bloqué sur la piste, décollage retardé. Ils attendent, l'obscurité du poste de pilotage les points lumineux rouges..
L'attente.
Le lad qui vient nous rejoindre dans la cabine, inquiet au sujet du cheval, très nerveux (l'orage)
On descend dans la soute, on va voir le cheval.

Finalement le décollage dans la tempête.
Les rafales de vent, la grêle, le tonnerre, les éclairs.
On est secoué comme jamais.
La montée très perturbée, tonnerre, pluie, turbulences, foudre sur l'aile.
L'avion est secoué, trombe d'eau par les hublots.
Mal au coeur.
Le cheval est malade.

variation sur l'avion en vol

A. et de même que Zahir, immobile dans sa stalle dans la soute de ce 747 qui filait dans la nuit et le ciel tourmenté, restait enfermé et n'aurait pu en aucun cas rejoindre l'extérieur (à supposer qu'il fût parvenu à sortir de sa stalle et que quelqu'un lui eût ouvert la porte de la soute dans un effroyable appel d'air qui eût aspiré tout le monde au dehors), je ne pouvais sortir du rêve que j'étais en train d'imaginer malgré la curiosité qui me poussait vers l'extérieur et les incibles au-delà, l'air glacial de la nuit à dix mille mètres d'altitude et les confins infinis de l'univers dans lesquels l'avion semblait se déplacer, car je savais qu'il n'y avait pas de réalité dans cette évocation en dehors de mon esprit qui les imaginait. Moi aussi je me sentais limité, et j'aurais voulu m'abstraire de ces limites pour aller voir au-delà de la littérature, au risque de me brûler les ailes. Car j'étais, nous étions, Marie autant que moi, Zahir autant que moi, nous étions enfermés dans le présent de l'écriture, ce maintenant du temps pour moi, qui n'était pas nécessairement celui de Zahir, ou celui de Marie, ni même celui de la lecture — car je peux être mort quand vous me lisez, vous n'en seriez pas moins irrémédiablement avec moi dans ce 747 que mon esprit imagine.

briser cet enfermement, dans le ciel.
l'air glacé et la nuit infinie à plus de dix mille mètres d'altitude,

variation sur l'avion en vol

B. Car, malgré les apparences, nous n'étions pas dans cet avion en vol, mais dans la littérature, au coeur même de la littérature, dans son cours vivant, fuyant et constamment en cours comme le cours même du temps, où les images poétiques sont des instants de la parole et les turbulences du ciel rien de plus que des invitations de la langue. Nous étions dans ce 747 balancé par la tempête, secoué par le vent et la pluie, malmené par

la grêle, xxxx (description de l'avion dans la tempête)

Nous étions autant dans la réalité que dans l'imaginaire, dans cet avion en vol que dans un rêve, fuyant et constamment en cours comme le cours même du temps, où les images poétiques sont des fulgurances de songe et les turbulences du ciel, le vent et les nuages, des émanations de la langue, et, si dans la réalité, les chevaux ne vomissent pas, ne peuvent pas vomir, leur organisme ne le leur permet pas, même quand ils ont mal au cœur, même quand leur estomac est contracté et surchargé de liquide, il leur est physiquement impossible de vomir, les muscles circulatoires qui relient l'estomac à l'oesophage les leur en empêche, cette nuit, ici, dans ce ciel tourmenté qu'un esprit imagine (?), Zahir, titubant sans force dans sa stalle (?), les antérieurs affaissés, à genoux, la crinière plaquée, la tête molle, tombant sur le côté, suant, transpirant, secrétant une mauvaise salive rance, les mâchoires molles, mastiquant dans le vide, se sentant mal, se redressant dans la stalle sur ses jambes flageollantes, faisant un pas de côté, perdant l'équilibre, à deux doigts de s'effondrer sans connaissance dans son box aveugle et confinée, la poitrine oppressée, l'estomac aigre, distendu par les fermentations, sentant les aliments lui monter le long du ventre et refluer vers sa gorge dans des sécrétion de salive le long des mandibules, des sueurs froides noyant ses tempes et éprouvant soudain cette proximité concrète, physique, de la mort, que l'on éprouve quand on va vomir, cette affreuse salive aigre qui annonce l'imminence des vomissements et afflue dans la bouche tandis que les aliments remontent vers les dents, Zahir, indifférent à son espèce, traître à sa nature, se mit à vomir dans la nuit à dix mille mètres d'altitude dans la soute de ce 747 balancé par le vent !

, Zahir, seul, abandonné de tous, vomissait
transfuge de sa race (?) qui annonce l'imminence des vomissements...ou avant-courrière
des vomissements
équidé équanime,

je sentis, à l'aspect de tes membres flottants, comme un vomissement remonter vers
mes dents (Baudelaire)

Ou Car, malgré les apparences, nous n'étions pas dans le ciel, mais dans la littérature,
au cœur même de la littérature, dans son cours vivant, fuyant etc.

constamment et les caprices du ciel des turbulences de la langue (?)
rien de plus que des invitations de la langue (?)
— que moi-même j'imagine sans doute, tandis que je cours sous la pluie pour rejoindre
Marie rue de la Vrillière en cette nuit caniculaire —

"l'image poétique est vraiment un instant de la parole" Bachelard, Fragments d'une
Poétique du Feu, p. 32

comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne — comme si elles voulaient s'affranchir de la forme qui les avait exprimées —

Je m'étais demandé si Marie avait pensé à moi à un moment de cette nuit. Mais, à moins de me risquer à le lui demander, ce qui aurait été des plus déplacé, je n'avais sans doute pas d'autre moyen de le savoir que de me demander si moi-même j'avais pensé à elle un instant au cours de cette nuit — mais je n'eus pas très envie de me répondre, et je chassai cette pensée de mon esprit.

les doubles atténués
— pas même son double atténué —

Marie, qui ne se privait jamais de braver les interdits, quand elle savait l'impunité assurée, ou l'interdit illusoire, ainsi quand, dans un musée, elle se précipitait sur les oeuvres de Carl André pour les piétiner allègrement, tournant en rond comme une gamine sur les plaques de métal étalées sur le sol qu'elle foulait consciencieusement aux pieds, les yeux brillants de joie, sous l'oeil parfois surpris de visiteurs présents et sereins, connaisseurs, des gardiens (pour ma part, rabat-joie, je contournais les oeuvres, on *peut*, on ne *doit* pas, marcher sur les oeuvres de Carl André, lui disais-je, tandis qu'elle levait les yeux au ciel, consternée)

la pureté des amours tues

PREMIÈRE PARTIE

A. Nuit d'amour parallèle, des éclairs ou des éclats de nuits dispersés.
Le point de vue, moi, ou Marie. Elle.

les pensées, les geste de l'amour

engourdi de chaleur lourde et orageuse
l'air, les draps, description de la chambre

umière, fenêtre, peaux, reflets
description superposée

les événements de la confuse nuit du 21 juin
point de vue de Marie.

Marie...
Marie...
Troisième personne.
On m'oublie jusqu'au coup de téléphone.

En arrivant cette nuit-là rue de La Vrillière et voyant les ambulances au pied de l'immeuble, je me souvins que j'avais été témoin d'un hold d'up à la Banque de France. c'était quatre ans plus tôt, nous venions de nous installer avec Marie dans ce appartement. Réveillés par des sirènes d'alarme.

De la fenêtre de la chambre, qui donne sur les façades de la banque de France, on ne comprenait rien, situation confuse, agouissante, oppressante.
arrivées des voitures de police, des cris, un homme qui court, des mouvements de policiers, et même apparemment des hommes du GIGN qui prennent place.
Le quartier bouclé, et puis l'absence de dénouement, l'incompréhension de ce qui s'était

passé, la recherche dans les journaux pour comprendre, seulement quelques lignes, une tentative de hold d'up qui a échoué la nuit dernière à la Banque de France

Ils déboulèrent dans la rue avec le brancard au moment où j'arrivais.

Je croise le brancard dans les escaliers, ou au pied de l'immeuble.

C'est la première et sans doute l'unique fois que je le voyais, masque à oxygène qui cache son visage, ses traits invisibles, perfusion au bras, mains et poignets blancs, cadavériques. et sans doute aurais-je beau jeu de dire que mon rival n'avait pas belle allure, mais non, malgré la perfusion et le masque à oxygène qui cachait son visage et lui mangeait les traits, il avait de la classe allongé sur le brancard, de l'allure précisément, et si j'avais dû dire quel type d'hommes c'était, il me traversa l'esprit que c'était à moi qu'il ressemblait

Marie m'avait téléphoné à peu près en même temps qu'elle composait le numéro des urgences, le 15 ou le 18, pour me prévenir et m'appeler au secours, me demander de passer et l'aider, elle était confuse.

Mon récit.

Ma course dans la nuit.

Arrivé dans la rue de la Vrillière, apercevant les ambulances et la voiture de police au loin, les gyrophares tourant dans la nuit, je me souviens d'un hold up à la Banque de France dont j'avais été témoin, à la fenêtre du deuxième étage. Confusion de la scène.

Je passe à côté du brancard, je monte les escaliers, rejoins Marie.

La porte de l'appartement ouverte.

J'entre, je rejoins Marie à la fenêtre.

Nous regardons l'ambulance s'éloigner dans la nuit.

J'arrive complètement trempé, comme si j'étais entré tout habillé sous la douche, et je me change chez nous, avec mes propres vêtements.

Mes affaires encore dans mon armoire dans la chambre de Marie (je peux me changer à la maison). Je me change.

La chambre vide.

SES chaussures qui sont restées là, comme seul témoignage de sa présence, de son existence, ses chaussures, dernier vestige de lui, comme s'il avait été foudroyé et s'était volatilisé.

De lui, plus de traces. De lui, comme une image mythologique d'homme foudroyé, ne subsistaient que ses chaussures

je regardais les chaussures de Jean-Cristophe *de Quelque chose* qui étaient restées en bataille au pied du lit. Elles étaient là côte à côte, vides, abandonnées, identiques mais pas exactement disposées de la même façon, l'une était droite et l'autre avait versé,

des chaussures italiennes allongées, élégantes, puissantes et en même temps effilées, fuselées, en peau précieuse, du cuir ou de la vachette, une paire de richelieu classiques à la fois fermes et souples, sans doute très confortables, fidèles à la réputation d'excellence des meilleures chaussures italiennes qui passent pour être de véritables "gants de pied", une couleur indéfinissable, pas vraiment beige, ni marron, quelque chose de chamois ou de daim, l'empeigne non pas lisse mais légèrement pelucheuse étayée de multiples petites perforations décoratives qui soulignaient discrètement la ligne surpiquée des coutures qui séparaient les différentes pièces de peausserie, avec, incrusté dans la doublure neuve qui devait garder encore une très légère odeur de cuir frais,

le grand Z du monogramme d'Ermenegildo Zegna, souligné d'un très discret, quasi subliminal, *made in italy*.

De Jean-Cristophe de *Quelque chose*, comme une image mythologique d'homme foudroyé, ne subsistaient que ses chaussures.

volatilisé
un motif décoratif
(comme le verbe être et le verbe avoir), l'une était droite et l'autre avait versé,
les lacets très fins, courts, robustes,

Marie me fit part de la situation, ou m'avait fait part de la situation (ellipse)

Marie me fit part de la situation. Elle s'était laissée tombée sur le lit, et je l'écoutais en regardant son visage Je regardais Marie (description)

et je pensais qu'il se pouvait malgré tout que nous ayons été plus proches en esprit l'un de l'autre cette nuit-là alors que nous ne faisons pas l'amour ensemble, que bien des fois où nous avons fait l'amour ensemble dans ce lit défait sur lequel elle était assise, car les gestes de l'amour que nous avons accompli à peu près au même moment, non pas ensemble, mais parallèlement, dans des appartements différents, avec des partenaires différents, avaient nécessairement dû nous ramener à la pensée de l'autre, car cela faisait plus de sept ans que notre partenaire principal, si ce n'est exclusif, était l'autre, et que chacune de nos caresses de cette nuit, chacun de nos baisers, de nos gestes d'approches, chacun de nos égards, chacune des pages d'amour que nos mains avaient écrites, fût-ce ce soir sur le corps d'un autre, pour ne pas être adressées à l'autre, n'en étaient pas moins que des figures obligées du répertoire somme toute assez limité de l'amour, peaux, nudité, douceur, gémissements, humidité, reflets.

Et je me demandai alors si Marie avait pensé à moi à un moment de cette nuit. A moins de me risquer à le lui demander, ce qui me paraissait déplacé, et inconvenant, je n'avais sans doute pas d'autre moyen de le savoir que de me demander si moi-même j'avais pensé à elle un instant au cours de cette nuit — mais je n'eus pas très envie de me répondre, et je chassai cette pensée de mon esprit.

Marie se relève.
Quelque chose qui évoque Jean-Cristophe de Qet de tristesse

Elle ramassa les deux verres de grappa qui traînaient toujours par terre, les regarda avec attention, songeuse — l'un d'eux n'était même pas complètement vide — et elle eut une soudaine expression d'abattement et de tristesse. Elle releva les yeux vers moi, les verres à la main, perdue, désespérée, je vis son visage se défaire en quelques instants, je voyais ses traits se brouiller, et, pour couper court à l'effusion de chagrin irrépressible que je sentais monter en elle, je lui demandai de ne pas pleurer. Essaye d'éviter de pleurer, lui dis-je. Je le dis à voix basse, sans agressivité, mais avec une sorte de froideur et de lassitude qu'elle prit très mal, qu'elle interpréta comme de l'ironie, ou du sarcasme. Elle se resaisit aussitôt, et disparut de la pièce pour aller ranger les verres dans la cuisine. Au retour, le visage dur, fermé, qui lui faisait apparaître au coin de la bouche de vilaines petites rides d'expression que je ne lui connaissais pas, elle me regarda méchamment, un éclair de haine traversa le clair-obscur de ses yeux. Pourquoi arrivait-il toujours un moment, quand nous étions ensemble, où, d'un coup, elle me détestait passionément.

Marie, qui, de larmes, n'avait jamais été chiche.
Elle ramasse mes affaires mouillées, les range

Le bahut.

et le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble semblait s'être étendu au mot

Soudain, elle veut me faire déménager mon meuble, mon armoire, mon bahut — tel désignait-elle mon meuble, mon bahut, elle s'ingéniait à répéter le mot, bahut, et le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble semblait s'être étendu au mot par lequel elle le désignait, bahut, disait-elle, avec des pincettes dans la voix et une moue de dédain, j'en peux plus de ton bahut

Moitié coffre moitié commode, mon meuble

C'était un meuble bas d'un seul tenant en wengé massif, le bois travaillé, stratifié et comme brossé, où s'étaient atténuées les dominantes naturelles très sombres de l'écorce de wengé pour des nuances garance et brun rougeâtre, il avait une ligne très pure, un rectangle plein sans couture ni raccord, les pieds dépassant à peine, sans prise sur les côtés, ni poignées apparente aux portes ou aux tiroirs.

Il m'avait plu par son côté inclassable, ni design ni rustique, et son allure de lingot de bois. Je l'avais payé une x et Marie ne l'avait jamais aimé.

le plateau et les montants en placage de chêne,

wengé ou awong
2 portes, 3 tiroirs

sur le champ, hors de sa chambre, le descendre à la cave, sur le champ, toute suite, toute affaire cessante, elle ne veut plus le voir.

Une violence dans le ton, c'est un ordre.

Commode basse, lourde, peu de prise, on la vide en partie, mes affaires sur le sol de la chambre, piles de chemises, sous-vêtements chaussettes.

Mes vêtements sur le sol de la chambre

On commence à déménager l'armoire, on la fait passer la porte, c'est très lourd, il faut la soulever, l'incliner pour passer la porte.

Difficultés.

On s'arrête, complicité malgré le geste de séparation symbolique que constitue le fait de déménager mon armoire.

Complicité de ce geste commun

Au début, on est sérieux, graves, appliqués boudeurs, puis on a envie de rire — on se voit de l'extérieur et on se rend compte du ridicule de la situation — on se retient, on finit par se sourire, tendresse, sourires. Nous portons le meuble.

Comme il y a bien longtemps, il m'arrivait de plaisanter, nous rions. Nous nous sourions, je lui souriais.

T'es quand même plus beau quand tu souris, me dit-elle. Le contraire est plus rare, dis-je.

Et doit être très mortifiant, ajoutai-je, avec un petit sourire (pour être encore plus beau, si c'est possible, ma beauté n'est quand même pas extensible).

Quelque chose survient — une gravité — pour le changement de ton.

On s'arrête, on se regarde, comme si on comprenait , notre amour.

Et alors une infinie gravité.

La nécessité d'une étreinte.

Pour Marie, le besoin de bras contre son corps, d'être serrée très fort, réconfortée, aimée

Brève étreinte, uner nécessité

C'était sans doute très imprécis de dire que je l'aimais mais rien ne pourrait être plus précis.

Mais je ne dis rien — je n'ai jamais dit que j'aimais, je n'ai jamais su le dire, ou une seule fois, à Marie —

Je la regardais intensément, et ce que j'éprouvais pour elle avait la pureté des amours tues

vêtue d'un simple très large tte-shirt XXL avec un kanji, INOCHI, la vie, écrit en blanc nue en dessous

notre étreinte contre le mur du couloir, reetrouvailles des corps :

nous ne nous étions pas embrassés tout de suite, nos langues ne s'étaient pas unies, ni nos lèvres n'étaient entrées en contact, nous nous étions seulement frôlés, effleurés des joues et caressés du cou comme des chevaux effarouchés, impatiens et émus.

Nous nous caressions mutuellement de l'encolure, sans les mains et sans nous servir de nos lèvres, qui demeuraient brûlantes, en retrait et ouvertes, et je m'approchai du creux de son cou pour humer érotiquement sa peau nue et respirer le parfum puissant du désir que je sentais s'exhaler d'elle

J'avais fermé les yeux

Puis, comme un ressort trop longtemps retenus, ouvrant les digues du barrage et libérant le torrent (du désir), nous nous étions soudain violemment étreints dans l'abandon de la retrouvailles des corps

Quelque chose de sexuel et de sauvage.

dans l'appartement, debout dos au mur

Marie, adossée au mur du couloir, qui me regardait avec du défi dans le regard, quelque chose de mutin, d'abandonné, de sexuel et de sauvage. Elle était belle, et je la désirais.

dans l'expression, belle,

j'avais senti, à travers le tissu du tee-shirt, en transparence pour ainsi dire, la texture, la consistance des poils de son pubis et j'avais compris qu'elle était nue
j'avais passé la main sous le tee-shirt, j'avais senti la peau de ses seins sous mes mains sa demi-nudité troublante, les cuisses nues

Description de l'étreinte, qui aboutit se finit par :

et je glissai un doigt en elle, douceur, chaleur, humidité

Dans le couloir, lorsque je mis le doigt en elle,

Cela ne dura qu'un très bref instant avant que Marie ne se dérobe
double réaction de Marie

à la fois elle se laisse faire, elle reçut mon doigt et lui fit bon accueil en ondulant le bassin, et en même temps elle se dégagea en douceur, légèrement, avec grâce, comme si elle prenait simplement conscience que ce n'était pas l'endroit ni le moment le plus indiqué pour s'aimer.

J'avais mis un doigt en elle dans la continuité des caresses et des gestes de l'amour que nous accumulions les yeux fermés, et je ne m'en étais pas rendu compte immédiatement, pas tout de suite, ni dans les minutes qui suivirent, mais plus tard, brusquement, à l'improviste, dans une sorte de panique et de vertige — malgré la difficulté, voire l'impossibilité, de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même, ce qui, dans le cours de la vie, était advenu dans un enchaînement naturel de faits tacites, implicites et non dits, mais qui, dès lors qu'ils étaient placés dans la lumière implacable des mots — dans leur crudité et leur rigidité — devenaient aberrants ou honteux — comme certains homicides évoqués devant une cour d'assise qui avaient pu sembler amarrés à la réalité quand ils s'étaient produits dans une escalade inéluctable de faits — insultes, claques, coups — (intimement liés à la sensibilité exacerbée et à l'émotivité qui les avait produits, mais qui ?) devenaient purement aberrants, indicibles et abstraits, dès lors qu'il fallait les exprimer en mots hors du contexte qui les avait suscités, devant un auditoire glacial — il me vint à l'esprit que c'était la deuxième fois, cette nuit, que j'introduisais mon doigt dans le corps d'une femme.

(???) comme certains homicides évoqués devant une cour d'assise qui avaient pu sembler amarrés à la réalité quand ils s'étaient produits dans un enchaînement inéluctable de faits — insultes, claques et coups, et étaient advenus dans la continuité de la vie en restant intimement reliés à la sensibilité exacerbée, à l'émotivité, qui les avait suscités), mais qui devenaient purement aberrant, indicibles et abstraits dès lors qu'il fallait les exprimer en mots, hors du contexte qui les avait suscités, devant un auditoire glacial

qu'il s'agissait de les exprimer

comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne — comme si elles voulaient s'affranchir de la forme qui les avait exprimées —

les deux événements complètement indépendants l'un de l'autre, continuité à chaque fois naturelle et plausible, deux événements qui n'auraient jamais dû être liés

nature de la sorte de vertige que je ressentis :

recouvrir de mots ce qui avait été la vie même

la difficulté, voire l'impossibilité, de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même, ce qui, dans le cours de la vie, avait pu advenir dans un enchaînement naturel de faits tacites, silencieux et implicites, mais qui, dès lors qu'il s'agissait de l'exprimer, me paraissait soudain aberrant dans la lumière implacable des mots

Explication... évocation de l'autre femme restée dans l'appartement loué avec qui j'avais passé la nuit quand Marie m'avait téléphoné

L'autre femme qui s'appelle aussi Marie
L'autre Marie

Une heure plus tôt, j'étais dans les bras de Marie

Marie, qui m'avait dit, j'avais compris, elle m'avait fait comprendre, cela n'avait pas été dit explicitement, mais elle avait gardé sa petite culotte tout au long de notre étreinte de la nuit et je n'avais pas cherché non plus à la lui enlever, je lui avais passé très doucement la main sur les épaules et sur les seins et je l'avais embrassé, je l'avais caressée par-dessus la petite culotte bleu pâle, malaxant le tissu qui se distendait et se déformait sous mes caresses, nous nous étions embrassés, nous nous étions enlacés à demi nus dans le lit trop étroit dans le lit du deux-pièces désert où je venais d'emménager, la fenêtre largement ouverte dans la chambre surchauffée, en sueur, le dos moite qui collait contre les draps, et ce n'est que plus tard, lorsque je l'avais de nouveau caressée plus profondément, les yeux fermés, passant la main dans sa culotte et lui introduisant un doigt dans le sexe tandis qu'elle me palpait la verge à travers mon pantalon ouvert dans l'élan partagé de nos désirs qui s'accroissaient, que je m'étais rendu compte — pas sur le moment, mais plus tard et sans y prêter particulièrement attention — qu'il y avait, sur le bout de mon doigt, un peu de sang menstruel.

Marie, qui m'avait dit, j'avais compris avant même que nous rentrions ensemble dans le petit-deux pièces où je venais d'emménager, elle m'avait fait comprendre, cela n'avait pas été dit explicitement, mais elle avait gardé sa petite culotte tout au long de notre étreinte de la nuit et je

que plus tard, alors qu'il s'était déjà mis à pleuvoir dehors, (?)
sur le matelas de la chambre surchauffée dont nous avons ouvert la fenêtre

l'autre Marie indisposée, trouble physiologique, nous nous étions étreints à demi nu dans mon lit, mais elle avait toujours gardé sa culotte et, un moment, lorsque je l'avais caressé, je m'étais rendu compte

qu'il y avait sur le bout de mon doigt un peu de sang menstruel

et en y réfléchissant, en recomposant le parcours de ce sang menstruel...vertige

Et aussi comme une confusion au deuxième degré

par un concours de circonstance extravagant
Persistance de soi face aux femmes, confusion des gestes adressés à différentes femmes, permanence de mon moi .
Marie entre toutes les femmes.

Au moment de rentrer, je remets mes chaussures et les enlève aussitôt, elles sont encore mouillées. Je cherche une paire dans la penderie de Marie, mais il n'y a plus aucune de mes affaires dans la penderie de Marie, ni mes vestes ni mes chaussures, Marie s'en était débarrassée. Je lui demandai où elles les avait mis, et elle me dit à la cave, je ne sais pas, dans une malle, je ne sais plus. Je n'insistai pas, me promenai encore dans l'appartement à la recherche d'une paire de chaussures, et, expliquant à Marie, que je n'avais pas de chaussures, je lui demander si je pouvais mettre les celles de Jean-Cristophe de Quelque chose, je les rapporterais dès que possible. Elle ne répondit pas, consentit sans mot dire, et, m'asseyant au bord du lit, j'enfilai les chaussures de Jean-Cristophe de Quelque chose.

Il n'y a ni pantalons ni chaussures dans l'appartement, tout ce qui se trouvaient dans la penderie de Marie, et non dans ma comode, avait été entassé dans une grande valise que j'avais emportée avec moi en taxi rue des Filles Saint Thomas.

je ne peux pas remettre mon pantalon mouillé, je demande à Marie de me prêter quelque chose, on ouvre ses armoires, on trouve un pantalon de jogging, blanc, moelleux, très doux, comme en angora (?), trop petit mais extensible.

Je le passe, il m'arrive au haut des chevilles, bouffant aux mollets;

je cherche des chaussures, impossible de remettre les miennes, qui sont mouillées, Marie chausse du trente-huit et moi du quarante-quatre, il ne me reste que les chaussures de Jean-Cristophe de quelque chose.

Je sors, la rue, la place des Victoires à cinq heures et demie du matin, après la pluie, déjà la chaleur.
Ma touche, avec le jogging de Marie sur les chaussures de Jean-Cristophe de quelque chose, très allongées

Le jogging, blanc, bouffant, avec des allures de chaussettes,

je rentre dans mon deux-pièces de la rue des Filles saint Thomas

De retour dans mon appartement

et j'ai aperçus au cœur du lit deux ou trois gouttes de sang séché, quelques gouttes à peine, brunâtres, qui recouvraient les draps.

des rouges au cœur des draps défaits.

Quand je rentre chez moi, dans le lit défait, quelques gouttes de sang menstruel séché sur les draps, à peine quelques gouttes brunâtres au centre du lit.
Je ne le remarque pas tout de suite, le désordre du lit avait été recouvert d'un drap pudique.

Marie, l'autre Marie, qui m'avait dit, j'avais compris, elle m'avait fait comprendre, cela n'avait pas été dit explicitement quand nous étions rentrés après le restaurant dans le petit deux pièces que je louais rue des Filles Saint Thomas, mais elle avait gardé sa petite culotte tout au long de la nuit et je n'avais pas non plus cherché à la lui enlever, j'avais compris sans qu'elle ne me dise rien, je l'avais embrassée et je lui avais passé très doucement la main sur les épaules et sur les seins, nous avions chaud, nous transpirions dans le lit trop étroit de la rue des Filles Saint Thomas, la fenêtre largement ouverte, l'un et l'autre en sueur, le dos moite qui collait contre les draps, je l'avais caressée, gardant ma main par-dessus la petite culotte en soie bleu pâle, malaxant le tissu qui se distendait et se déformait sous mes caresses, nous nous étions embrassés, nous nous étions enlacés à demi nus dans le lit trop étroit, et ce n'est que plus tard, lorsque je l'avais de nouveau caressée, plus, plus profondément, les yeux fermés, passant la main dans sa culotte, que je m'étais rendu compte — pas sur le moment, mais plus tard et sans y prêter particulièrement attention — qu'il y avait, sur le bout de mon doigt, un peu de sang menstruel.

Et déroulant alors mentalement le fil rouge de ces quelques particules de sang qui s'était posée sur mon doigt

leur parcours

nature de la sorte de vertige que je ressens (avant le paragraphe, Marie, l'autre Marie)
??

la confusion des deux Marie, le fait de prolonger avec l'une des gestes commencés avec l'autre.

Le sang me fait songer à Jean-Cristophe de Quelque chose son destin / sa mort

mais aussi à un sang de vie
dans une perception du sang à la fois masculine et féminine,

masculine : violence, mort
féminine, vie, nature

le sang, valeur + et valeur -
rhésus 0+, 0-

Finir la scène par quelque chose de très concret

ôter les draps et faire une lessive.

Puis se faire un Nescafé, penser à vider les poubelles (description d'un entassement de sacs en plastique débordant de débris, vieux garçon).

J'avais loué ce deux pièces non meublé (non par choix, mais parce qu'on me l'avait proposé ainsi, sans meubles), et il était caricaturalement vide, comme après une saisie mobilière, il ne comportait que le minimum absolu, une table et une chaise dans la cuisine, un lit et une chaise dans la chambre, un simple matelas à même le sol au demeurant, à quoi s'ajoutait, de ma main en quelque sorte, une petite radio avec antenne posée au pied du lit, des piles de livres entreposées par terre, trois valises et une caisse, une bouteille d'eau minérale et deux bières entamées.

Dans le couloir, comme un aveu

Ce sentiment que j'éprouve pour elle (sans doute très imprécis de dire que je l'aimais mais rien ne pourrait être plus précis)

De même que si l'on ne note pas ses rêves, on les oublie, on ne se souvient pas de ses pensées pendant qu'on fait l'amour. Mais peut-être le pourrait-on, en fournissant un effort comparable à celui qu'on peut faire au réveil quand on essaie, l'esprit encore endormi, de reconstituer le rêve qu'on vient de faire en tirant doucement sur le fil ténu qui le constituait.

Hésiter entre ne rien faire et temporiser.

Mais sans doute ne pas décider s'il meurt ou non. LAISSER SON SORT DANS L'INCERTITUDE, ne plus évoquer cette question.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE:

Le début de leur relation, ils allaient se revoir, dînent ensemble à Tokyo.

Lui était au Japon comme propriétaire d'un cheval de course qui participait le week-end suivant (27 janvier) à un important grand prix sur l'hippodrome de Tokyo la Tokyo Shimbun Hai.

son cheval, Zahir.

Zahir, en arabe, veut dire visible ; dans ce sens, c'est l'un des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu ; en pays musulmans, les gens du peuple désignent par ce mot "les êtres ou les choses qui ont la terrible vertu de ne pouvoir être oubliés et dont l'image finit par rendre les gens fous". (Le Zahir, in l'Aleph, Borges)

B. Le jour de la course.

Le jour de la course aussi, pluie diluvienne.

Aux courses, il a un cheval au départ d'un grand prix très important, espace réservé dans l'hippodrome, foule considérable, accès au paddock, avec les chevaux au pesage, les jockeys, Marie là.

Le pesage, les chevaux qui tournent, les propriétaires qui bavardent dans le rond réservé.

Zahir, pur-sang noir, scellé, promené par son lad.

Jean-Cristophe et Marie en discussion avec le jockey (un jockey irlandais ?).
les chevaux qui se rendent au départ.
Jean-Cristophe de Quelque chose et Marie qui regagnent les loges réservées au propriétaires, contrôles, badges, hippodrome immense, tel un aéroport, baie vitrées, escalators.
Ils prennent des ascenseurs, regagnent l'étage supérieur, avec vue panoramique, passent un contrôle et s'engagent dans des escaliers mécaniques privés.

Soudain, alors que j'avais provisoirement disparu (du texte, de la narration) mon apparition incompréhensible dans le champ de vision de Marie.
Marie m'aperçoit dans la foule, avec mon grand manteau gris noir, une barquette transparente avec des tako yaki recouvert de (pelures ?), que je mange avec des baguettes dans les travées de l'hippodrome. L'impossibilité de Marie de me rejoindre (l'escalator monte). Mon impossibilité de la rejoindre (un barrage avec un tourniquet et des hôteses. Impossibilité de passer. L'escalator qui les monte vers l'espace réservé. Ils s'éloignent irrémédiablement de moi. Elle disparaît, ils disparaissent, le symbolisme du passage du Léthé (?) ils se dirigent vers l'anéantissement (de notre relation) et la mort

C. Le retour en Europe de Marie.

L'orage fait le lien entre la nuit du 21 juin et la nuit de janvier où ils rentrent du Japon dans le 747 cargo de la Lufthansa. Le départ du Japon.
Le jour du départ, il lui propose de rentrer avec lui (?)

Le cheval fiévreux

Ils rentrent ensemble, avec le pur-sang dans un avion cargo.

Le départ du grand hôtel, hôtel Impérial (lui) Hyatt (elle), limousine noire, le van (couleur aluminium) avec le cheval qui les suit, pluie diluvienne, l'accès à Narita, les contrôles, la pluie diluvienne tout le temps, embarquement avec le Fret, l'avion cargo le 747 sur le tarmac, la pluie diluvienne.

Décollage, turbulence, orage, l'avion secoué, le cheval malade, le lad qui paraît, le cheval à dix mille mètres d'altitude, ballotté par les turbulences, qui transpire (se mettre à la place du cheval), le cheval qui se cabre — le cheval, qui si il le pouvait physiologiquement, vomirait.

le trajet depuis l'hôtel dans la luxueuse limousine de location qui suit le van dans lequel se trouve le pur-sang.

Passage des ponts sur la baie de Tokyo (le déluge), rappel de l'image de notre arrivée à Tokyo trois semaines plus tôt, avec l'excédent de bagages, les deux taxis qui se suivaient dans les embouteillages.

Marie regarde la baie de Tokyo par la vitre de la limousine, lien, souvenirs.

A Narita, le passage des contrôles de police, les barrières, les deux voitures qui prennent la direction de la zone de FRET.

La limousine se gare, nous laisse.

Narita dans la nuit, les hangars de la zone de fret, le déluge, l'activité grouillante de la zone de Fret, comme des halles, un marché.

Des contrôles douanier.

Puis on prend un minibus et on traverse les pistes vers un endroit éloigné.

On descend du minibus, s'avance dans la nuit, dans le déluge, les parapluies qui se retournent, l'immense silhouette du 747 cargo de la Lufthansa dans la nuit que l'on charge, la gueule ouverte.

Description.

On assiste au chargement du cheval dans l'avion.

On monte, par la passerelle.

Description de l'avion, personne, l'équipage allemand, des sièges confortables, l'attente.

Le décollage est retardé à cause des intempéries.

L'avion bloqué sur la piste, décollage retardé. Ils attendent, l'obscurité du poste de pilotage les points lumineux rouges..

L'attente.

Le lad qui vient nous rejoindre dans la cabine, inquiet au sujet du cheval, très nerveux (l'orage)

On descend dans la soute, on va voir le cheval.

Finalement le décollage dans la tempête.

Les rafales de vent, la grêle, le tonnerre, les éclairs.

On est secoué comme jamais.

La montée très perturbée, tonnerre, pluie, turbulences, foudre sur l'aile.

L'avion est secoué, trombe d'eau par les hublots.

Mal au coeur.

Le cheval est malade.

variation sur l'avion en vol

A. et de même que Zahir, immobile dans sa stalle dans la soute de ce 747 qui filait dans la nuit et le ciel tourmenté, restait enfermé et n'aurait pu en aucun cas rejoindre l'extérieur (à supposer qu'il fût parvenu à sortir de sa stalle et que quelqu'un lui eût ouvert la porte de la soute dans un effroyable appel d'air qui eût aspiré tout le monde au dehors), je ne pouvais sortir du rêve que j'étais en train d'imaginer malgré la curiosité qui me poussait vers l'extérieur et les incibles au-delà, l'air glacial de la nuit à dix mille mètres d'altitude et les confins infinis de l'univers dans lesquels l'avion semblait se déplacer, car je savais qu'il n'y avait pas de réalité dans cette évocation en dehors de mon esprit qui les imaginait. Moi aussi je me sentais limité, et j'aurais voulu m'abstraire de ces limites pour aller voir au-delà de la littérature, au risque de me brûler les ailes. Car j'étais, nous étions, Marie autant que moi, Zahir autant que moi, nous étions enfermés dans le présent de l'écriture, ce maintenant du temps pour moi, qui n'était pas nécessairement celui de Zahir, ou celui de Marie, ni même celui de la lecture — car je peux être mort quand vous me lisez, vous n'en seriez pas moins irrémédiablement avec moi dans ce 747 que mon esprit imagine.

briser cet enfermement, dans le ciel.

l'air glacé et la nuit infinie à plus de dix mille mètres d'altitude,

variation sur l'avion en vol

B. Car, malgré les apparences, nous n'étions pas dans cet avion en vol, mais dans la littérature, au coeur même de la littérature, dans son cours vivant, fuyant et constamment en cours comme le cours même du temps, où les images poétiques sont des instants de la parole et les turbulences du ciel rien de plus que des invitations de la langue. Nous étions dans ce 747 balancé par la tempête, secoué par le vent et la pluie, malmené par la grêle, xxxx (description de l'avion dans la tempête)

Nous étions autant dans la réalité que dans l'imaginaire, dans cet avion en vol que dans un rêve, fuyant et constamment en cours comme le cours même du temps, où les images poétiques sont des fulgurances de songe et les turbulences du ciel, le vent et les nuages, des émanations de la langue, et, si dans la réalité, les chevaux ne vomissent pas, ne peuvent pas vomir, leur organisme ne le leur permet pas, même quand ils ont mal au coeur, même quand leur estomac est contracté et surchargé de liquide, il leur est physiquement impossible de vomir, les muscles circulatoires qui relient l'estomac à l'oesophage les leur en empêche, cette nuit, ici, dans ce ciel tourmenté qu'un esprit imagine (?), Zahir, titubant sans force dans sa stalle (?), les antérieurs affaissés, à genoux, la crinière plaquée, la tête molle, tombant sur le côté, suant, transpirant, secrétant une mauvaise salive rance, les mâchoires molles, mastiquant dans le vide, se

sentant mal, se redressant dans la stalle sur ses jambes flageollantes, faisant un pas de côté, perdant l'équilibre, à deux doigts de s'effondrer sans connaissance dans son box aveugle et confinée, la poitrine oppressée, l'estomac aigre, distendu par les fermentations, sentant les aliments lui monter le long du ventre et refluer vers sa gorge dans des sécrétion de salive le long des mandibules, des sueurs froides noyant ses tempes et éprouvant soudain cette proximité concrète, physique, de la mort, que l'on éprouve quand on va vomir, cette affreuse salive aigre qui annonce l'imminence des vomissements et afflue dans la bouche tandis que les aliments remontent vers les dents, Zahir, équilibré équanime, indifférent à son espèce, se mit à vomir dans la nuit à dix mille mètres d'altitude dans la soute de ce 747 balancé par le vent !

, Zahir, seul, abandonné de tous, vomissait
transfuge de sa race (?)

, (??)
ou avant-courrière des vomissements
qui annonce l'imminence des vomissements
je sentis, à l'aspect de tes membres flottants, comme un vomissement remonter vers
mes dents (Baudelaire)

Ou Car, malgré les apparences, nous n'étions pas dans le ciel, mais dans la littérature,
au coeur même de la littérature, dans son cours vivant, fuyant etc.

constamment les caprices du ciel des turbulences de la langue (?)
rien de plus que des invitations de la langue (?)
— que moi-même j'imagine sans doute, tandis que je cours sous la pluie pour rejoindre
Marie rue de la Vrillière en cette nuit caniculaire —

"l'image poétique est vraiment un instant de la parole" Bachelard, Fragments d'une
Poétique du Feu, p. 32

TROISIEME PARTIE

Ile d'Elbe
Marie, au début de l'été, se rendit à l'île d'Elbe.

La Méditerranée éternelle, Braudel, mythes, incendies

Marie, troisième personne.
Son arrivée, la maison cambriolée en son absence.
cambrioleurs qui se sont acharnés sur une mallette, qui ne contient que des archives
cadenas brisé etc..
les voleurs ont pissé sur les livres, sur Baudelaire, sur Beckett, sur Borges

Maison du père mort, rangements.
La bibliothèque du père.
Marie lit le soir
elle lisait, le soir avant de s'endormir, quelques lignes de Borges qu'elle suçait en
pensées comme de somptueux caramels mous.

Marie, toujours plus prompte à manier l'hyperbole que la litote, me dit qu'elle devenait
aveugle, alors qu'elle avait besoin de lunettes.

Club équestre dans les environs, auquel les chevaux ont été confiés.
Nom des chevaux, Impatiente, Orkan (Ouragan en allemand)
Marie fait du cheval.
Description du club.

Elle cherche à me joindre, m'envoie des emails, ne reçoit qu'un message d'absence.

Ma venue.

Bain de minuit, amour pour la première fois depuis le Japon (depuis cette nuit de janvier au Japon où la terre avait tremblé)

Du temps.

Vent, feus de maquis.

Feu dans la nuit.

Fumée, flammes, flammèches, ligne rouge à l'horizon, le feu passe la colline.

Les pompiers, la propriété menacée, le club équestre cerné par les flammes.

Fuite la nuit en voiture, je conduis très vite dans le vent, route en lacets, éléments déchaînés, mer, vent.

L'incendie du club équestre, les chevaux brûlés.

La mort d'Impatiente.

le lendemain de feu, la terre brûlée.

Le feu.

FIN

DEBRIS

Marie a-t-elle pensé à moi, Marie a-t-elle pensé à moi un instant cette nuit-là pendant qu'elle faisait l'amour avec un autre ? Je n'avais sans doute d'aucun moyen de le savoir que de me demander moi-même si j'avais pensé à elle cette nuit-là, si moi-même, tandis que mon corps enlaçait une autre femme, j'avais un instant pensé à elle.

De même que si l'on ne note pas nos rêves, on les oublie, on ne se souvient pas de ses pensées pendant qu'on fait l'amour. Mais peut-être le pourrait-on, en fournissant un effort comparable à celui qu'on peut faire au réveil quand on essaie, l'esprit encore ensommeillé, de reconstituer le rêve qu'on vient de faire en tirant doucement sur le fil ténu qui le constituait.

Il n'était pas sûr que nous ayons été plus éloignés l'un de l'autre cette nuit-là où nous ne faisons pas l'amour ensemble que les dernières fois où Marie et moi avons fait l'amour ensemble, car, si nos corps étaient étroitement unis dans l'étreinte, nos esprits restaient irrémédiablement distants l'un de l'autre. Il se pouvait même que nous ayons été plus proches l'un de l'autre en esprit cette nuit-là, alors que nous ne faisons pas l'amour ensemble, car cet amour que nos corps accomplissaient au même moment, non pas ensemble, mais parallèlement, avec des partenaires différents, ne pouvaient que nous ramener à l'autre, elle à moi et moi à elle, car cela faisait sept ans que notre partenaire principal, si ce n'est exclusif, était l'autre, et que chacun des gestes de l'amour, chacune des figures du sexe que nous accomplissions, ou n'accomplissions pas, figures presque toujours identiques, tant le répertoire du sexe est finalement assez limité, était en quelque sorte chargé pour nous de la présence de l'autre .

Je ne l'ai jamais vu, je ne sais pas à quoi il ressemble. Ce que je sais, je le tiens de Marie, ou j'invente.

Par la suite, je me suis plusieurs fois demandé si Marie avait pensé à moi cette nuit-là pendant qu'elle faisait l'amour avec lui. Il n'était pas sûr que nous ayons été plus éloignés l'un de l'autre cette nuit-là où nous ne faisons pas l'amour ensemble que les dernières fois où Marie et moi avons fait l'amour ensemble, car, si nos corps étaient étroitement unis dans l'étreinte, nos esprits restaient irrémédiablement distants l'un de l'autre. Il se pouvait même que nous ayons été plus proches l'un de l'autre en esprit cette nuit-là, alors que nous ne faisons pas l'amour ensemble, car cet amour que nos corps accomplissaient au même moment, non pas ensemble, mais parallèlement, avec des partenaires différents, ne pouvaient que nous ramener à l'autre, elle à moi et moi à elle, car cela faisait sept ans que notre partenaire principal, si ce n'est exclusif, était l'autre, et que chacun des gestes de l'amour, chacune des figures du sexe que nous accomplissions, ou n'accomplissions pas, figures presque toujours identiques, tant le répertoire du sexe est finalement assez limité, était en quelque sorte chargé pour nous de la présence de l'autre .

Marie avait mis une musique douce, un morceau de piano jazz qui provenait des haut-parleurs de son ordinateur portable, petite merveille de technologie blanche et compacte posée sur la table en marbre bistro qui lui servait de bureau sommaire dans la chambre, toujours encombré d'un désordre de cartons d'invitation d'exposition, de factures, d'additions et de billets d'avion, avec quelques feutres en bouquet dans un bol et une petite lampe Artemide à abat-jour d'aluminium. Elle s'était relevée pour enlever ses chaussures et entrouvrir sa chemise et, pieds nus, elle avait traversé la pénombre de la pièce pour télécharger un morceau de musique plus sexy, ou tout au moins moins jazzy.

A propos de lui : il agacera moins mort que vivant.

Marie rejoignit Jean-Cristophe *de quelque chose* à la fenêtre et lui passa tendrement le bras autour de la taille. Il se sentit mieux et il lui caressa la joue sans rien lui dire du funeste pressentiment qui l'oppressait, l'embrassa longuement à la fenêtre en passant sa main dans ses cheveux. Ils restèrent ainsi enlacés pour rejoindre le lit, sur lequel ils se laissèrent doucement tomber en continuant de s'embrasser dans le ronronnement régulier du ventilateur qui tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et immobile de la nuit qui entrait par la fenêtre ouverte. Ils se sentaient mieux, ils avaient moins chaud, ils avaient commencé d'enlever leurs vêtements en s'aidant réciproquement, Marie, les yeux fermés, avait défait à tâtons les boutons de la braguette de Jean-Cristophe *de quelque chose* et lui avait sorti la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, presque médical, comme si elle savait très bien ce qu'elle faisait et où elle voulait en venir, mais, se ravisant presque aussitôt, faisant machine arrière, elle s'aperçut qu'elle avait sans doute été trop rapide et qu'elle n'avait nulle envie d'engloutir sa bite pour l'instant ni de l'introduire dans son sexe, et, allongée contre lui dans la pénombre, elle interrompit son élan et lui secoua simplement la bite, par curiosité, deux fois, trois fois, assez mollement, comme une bouteille de ketchup qu'on agite avant l'usage, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en la regardant d'un air intéressé — elle espérait quoi, qu'elle décolle ?, il était impossible de savoir ce qu'elle voulait, Marie avait la bite de ce Jean-Cristophe *de quelque chose* à la main et ne savait qu'en faire.

Marie, à propos d'un mannequin avec qui elle avait travaillé, oui, on peut préférer le corps qu'elle a à la personne que c'est.

, petite merveille de technologie blanche et compacte qu'elle promenait partout avec elle dans un faux sac Prada ramené de Pékin,

Un bar invisible, au loin, était resté ouvert et des éclats de voix se faisaient entendre dans les profondeurs de la nuit.

Sous l'effet de la fatigue et de l'alcool, ils ne se parlaient plus, ils dormaient debout, hébétés et tendres, un vague sourire de béatitude sur les lèvres, se contentaient d'échanger des ébauches de caresses somnambuliques.

, et elle ne pouvait s'empêcher de compter mentalement le temps qui séparait la survenue de l'éclair du grondement du tonnerre pour savoir si l'orage se rapprochait ou s'éloignait

La pâle lumière bleue de la veilleuse de l'ordinateur de Marie faisait luire d'un reflet étrange et quasiment lunaire la flaque d'eau de pluie qui s'était formée au pied de la fenêtre ouverte dans la chambre au vent et à la pluie.

DEBRIS (JANVIER)

Trop de précision étouffe, ménager de l'air et des imprécisions au coeur même de la précision.

A mesure que je règle des problèmes d'autres surgissent

Tout oser quand j'écris, ne rien me permettre quand je relis.

Je voyais la pluie tomber avec violence devant moi dans la nuit, et je me sentis soudain envahi par une vague d'angoisse irrationnelle, mes tempes étaient humides de transpiration, les draps collaient contre ma peau, l'atmosphère était lourde et orageuse dans la chambre, il y avait quelque chose de tropical dans la touffeur oppressante qui régnait dans la pièce.

que je n'avais plus entendue depuis plusieurs semaines, culpabilité que rien ne justifiait naturellement, car je n'avais certainement pas à me justifier de m'être trouvé avec une femme, alors que Marie et moi étions en train de nous séparer (et qu'elle même non plus, comme je n'allais pas tarder à l'apprendre, n'était pas seule cette nuit-là).

moi — moi, comme surgi de nulle part —,
Après avoir raccroché, je quittai mon lit et m'habillai dans la pénombre. Je remis à la hâte les vêtements que je portais la veille, ma chemise blanche et ma veste en lin noire, et, laissant la jeune femme qui dormait dans mon lit (le coup de téléphone l'avait à peine réveillée, elle avait simplement gémi et s'était tournée sur le côté pour se rendormir aussitôt), je quittai l'appartement pour aller rejoindre Marie.

, elle ne portait pour tout vêtement qu'une petite culotte bleu pâle, les cheveux défaits, un bras autour de l'oreiller

Je progressais au coeur d'un rideau de pluie mobile et comme vivant qui se déplaçait au rythme de progression d'une tornade, lent, puissant, inexorable, profitant du moindre appel d'air ménagé dans la configurations de l'espace urbain, le dégagement d'un square, l'ouverture d'un carrefour, pour réactiver brutalement sa puissance et filer le long des rues en rafales tourbillonnantes.

Je filais entre des rangées fantomatiques de scooters garés contre les grilles d'une cour arrière de la Bibliothèque Nationale, je longeais des barrières métalliques dégoulinantes de pluie derrière lesquelles on apercevait des engins de chantier à l'arrêt, une pelleuse immobile, une brouette renversé dans la boue.

poubelles qui bloquaient le passage

Je n'avais pas cessé de courir quand j'arrivai enfin en vue de la Place des Victoires, qui m'apparut soudain à l'horizon dans son écrin de façades en arc de cercle illuminée d'élégants réverbères à trois lampes avec, en son centre, chevauchant sous la pluie battante, la statue équestre de Louis XIX, qui semblait s'être cabrée sous les éclairs.

Je n'avais pas cessé de courir quand j'arrivai enfin en vue de la Place des Victoires, dont l'arc de cercle de façades et les élégants réverbères à trois lampes m'apparurent soudain à l'horizon, avec, paraissant fuir sous la pluie battante, la statue équestre de Louis XIX, qui semblait chevaucher dans la nuit et se cabrer sous les éclairs.

lorsque je l'apercevrai sur le brancard, je ne le reconnus pas, je ne l'avais vu qu'une seule fois, seulement quelques secondes, à Tokyo, et si en temps normal je suis sûr que je l'aurais reconnu, en l'occurrence je ne fis nullement le lien avec ce grand homme

élégant que j'avais aperçu quelques secondes à Tokyo en compagnie de Marie. Non, j'avais le sentiment que je ne le connaissais pas, que je ne l'avais jamais vu, que c'était la première fois que nous étions en présence l'un de l'autre, lui allongé, inerte, sur la civière, entouré d'infirmiers qui oprenaient soin de lui, et moi trempé de la tête au pied, ralentissant pour laisser passer le brancard, et le dévisageant tandis qu'il passait à ma hauteur dans la clarté pluvieuse d'un faisceau de réverbère, me méfiant immédiatement de lui, percevant un rival, ou quelqu'un qui aurait fait du mal à Marie,

J'aurais eu beau jeu, par la suite, sachant de qui il s'agissait, de dire qu'il n'en menait pas large, mais ce n'est pas le sentiment qu'il me donna sur le moment,

en même temps que de jalousie, de méfiance, envers cet homme, Jean-Cristophe *de Quelque chose*, que je n'apercevais pas pour la première fois, mais pour la deuxième, l'ayant déjà croisé fugitivement au Japon, car c'était lui, ce devait être lui, ce grand homme élégant et froid en manteau beige que j'avais aperçu un jour à Tokyo en compagnie de Marie, cet homme dont j'avais entendu parler mais que je connaissais à peine, et qui, maintenant, en raison de la présence de Marie entre nous, était devenu, par la force des choses, mon rival .

— incendie, explosion dans les réserves, hold-up qui avait mal tourné —

J'eus le sentiment que ma présence la dérangeait, moi qui venait de la surprendre l'intimité de regards amoureux qui ne m'étaient pas adressés , moi qui n'avais rien à faire là, si ce n'était pas pour compatir à sa douleur et partager sa compassion. l'autre la dérangeait autant d'ailleurs, si ce n'est plus, qui ne savait pas se tenir (avait-on idée de se faire autant remarquer quand on passait la nuit avec elle !?)

, même si elle ne pouvait pas se l'avouer,
et qui l'avait jugée (dès qu'elle m'avait aperçu elle avait compris que je l'avais jugée)

avec cette détresse que j'avais surprise qui trahissait ses sentiments pour cet homme, maistoute tendresse pour l'homme allongé sur le brancard,

Mais même si elle se refusait sans doute à se l'avouer, je savais bien que Marie n'était pas loin d'avoir la cruauté de penser que Jean-Cristophe *de Quelque chose* n'avait pas su se tenir (avait-on idée de se faire autant remarquer quand on passait la nuit avec elle !?)

J'étais jaloux, oui (et c'était à peine une consolation de pouvoir me dire qu'il n'en menait pas large, mon rival).

miroir Empire en bois sculpté et stuc doré et travaillé (feuilles, fleurs et rinceaux)

C'était un meuble bas d'un seul tenant en wengé massif, le bois travaillé, stratifié et comme brossé, où s'étaient atténuées les dominantes naturelles très sombres de l'écorce de wengé pour des nuances garance et brun rougeâtre, il avait une ligne très pure, un rectangle plein sans couture ni raccord, les pieds dépassant à peine, sans prise sur les côtés, ni poignées apparente aux portes ou aux tiroirs.

Il m'avait plu par son côté inclassable, ni design ni rustique, et son allure de lingot de bois. Je l'avais payé une x et Marie ne l'avait jamais aimé.

le plateau et les montants en placage de chêne,

wengé ou awong
2 portes, 3 tiroirs

, et je ne garde finalement comme souvenir du brouillard vapoureux de cette nuit qu'un sentiment d'angoisse informe, comme heureusement tempérée par la tendresse des regards de complicité que nous avons échangés à la fenêtre avec Marie.

J'avais été témoin malgré moi des regards intimes que Marie adressait à un autre, et je ressentis alors les morsures d'un sentiment douloureux qui m'était en général étranger, mais que je n'eus aucun mal à identifier : la jalousie.

J'avais été rejoindre Marie à la fenêtre, je n'avais eu aucun mal à entrer, la porte cochère était restée ouverte, j'avais traversé le vestibule et j'avais monté les escaliers dans l'obscurité.

, et la jalousie que j'avais éprouvée quelques instants plus tôt envers Jean-Christophe de *Quelque chose* s'était en quelque sorte dissipée, autant en raison de la satisfaction que j'éprouvais d'être de nouveau dans ma chambre, de m'être en quelque sorte réapproprié les lieux, que de l'évidente supériorité de ma situation sur la sienne (car, bon, j'aurais eu beau jeu de constater qu'il ne devait pas en mener large à l'heure qu'il était, mon rival).

comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne — comme si elles voulaient s'affranchir de la forme qui les avait exprimées —

Tant que j'étais dehors sous la pluie, je n'avais rien senti, je l'avais enduré sans même m'en rendre compte, mais maintenant que j'étais au sec, c'était devenu insupportable.

Marie continuait de me parler de Jean-Cristophe de *Quelque chose*, cet homme que je ne connaissais pas, que je n'avais entrevu qu'une fois, ce soir — en fait, je l'avais vu à une autre occasion, mais je n'avais pas encore fait le rapprochement à ce moment-là.

ma peau humide

Pour ma part, je n'avais posé aucune question, j'avais simplement demandé à Marie

Elle m'apprit qu'il était marié, raison pour laquelle elle ne l'avait pas accompagné dans l'ambulance, par discrétion en quelque sorte, elle avait préféré qu'on avertisse sa femme quand ils arriveraient à l'hôpital, mais maintenant elle se demandait comment avoir de ses nouvelles, elle ne savait même pas dans quel hôpital il avait été conduit.

Marie me dit qu'elle avait perçu certains signes avant-coureurs, qui ne l'avaient pas inquiétés sur le moment, mais qui, rétrospectivement, auraient dû l'alerter, un premier malaise qu'il avait eu au restaurant, un essoufflement inhabituel quand il avait monté les escaliers pour rentrer.

mais maintenant elle se demandait comment avoir de ses nouvelles, elle ne savait même pas dans quel hôpital il avait été conduit.

J'avais fini de me changer, j'avais passé une chemise propre et sèche, qui me procurait une sensation de bien être sur la peau, puis j'avais fait le tour de la pièce et j'avais commencé à rassembler mes vêtements mouillés, qui traînaient un peu partout sur le parquet, poisseux, épars et affaissés, quand mon regard était tombé

, mais j'étais trempé jusqu'aux os, aussi mouillé que si j'étais entré sous la douche tout

habillé et que je m'étais complu à y rester longtemps, la face tournée vers le pommeau, les bras écartés pour accueillir l'eau.

, ne me rendant compte que plus tard que mon attitude, si elle était sans doute justifiée par les circonstances (j'étais réellement trempé), visaient inconsciemment à me réapproprier les lieux

, avec, tracé dans la doublure — la doublure neuve, qui devait encore garder une très légère odeur de cuir frais —, le grand Z du monogramme d'Ermenegildo Zegna, souligné d'un très discret et quasi subliminal *fatte a mano*

Nous ne disions plus rien ni l'un ni l'autre, il n'y avait aucun bruit dans la chambre, à part le très faible bourdonnement de l'ordinateur de Marie qui était resté allumé sur son bureau, en veilleuse, stabilisé sur l'écran bleu cosmique d'un économiseur d'écran.

(ainsi appelait-elle mes affaires, mon "bazar") souk, barda

et l'extrémité du lit où Marie se tenait, immobile et silencieuse, dans les reflets blancs de la minuscule lampe de lecture allumée à côté d'elle.

les jambes nues, violemment éclairées par le mince filet de lumière blanche de la minuscule lampe de lecture allumée à côté du lit de Marie

La rage de Marie devint à l'alors de la simple tristesse, de l'abattement, de l'impuissance, elle baissait les bras, elle s'en remettait à moi. Je m'accroupis au pied du meuble, ouvrit les tiroirs et commença à s'emparer de mes affaires à pleines mains, qu'elle jetait à côté d'elle sur le parquet par brassées brouillonnes. En très peu de temps ma commode fut entièrement vide, Marie me laissa retirer les tiroirs, que je déboîtai un par un pour les poser par terre, à proximité du triste tas de vêtements chiffonnés et en vrac que constituait à présent ma garde-robe.

Nous nous étions mis en route, nous transportions la commode dans la chambre, à bout de bras, lentement, même vide elle était extrêmement lourde, et nous ne parvînmes pas à passer la porte à la première tentative. Nous dûmes l'incliner pour passer, obliquement, l'encadrement de la porte, et nous quittâmes la pièce, de profil, pour accéder au couloir. Marie s'était calmée, elle était sérieuse, silencieuse, appliquée, et, les deux mains prises par le bahut, elle soufflait de l'air par sa bouche pour retirer une mèche de ses cheveux qui lui tombait dans l'oeil. Nos regards se croisèrent, et nous nous rendîmes soudain compte de la situation. Marie avait envie de sourire, mais elle se retint et détourna le regard, une ombre de sourire demeurant sur son visage empreint de gravité. Nous continuions à avancer lentement, pas à pas, dans la pénombre du couloir, courbés sous le poids du meuble. Je regardais Marie, et elle finit par m'adresser un timide sourire de connivence, et je répondis à son sourire, nous nous sourions en portant le meuble dans le couloir, de plus en plus conscients du ridicule qu'il y avait de transporter ce bahut dans l'appartement à quatre heures du matin. Je me rendais compte que nous n'avions jamais été aussi complices depuis longtemps, alors que nous étions pourtant en train d'accomplir un geste de séparation symbolique, en déménageant ainsi le dernier meuble qui m'appartenait de l'appartement de Marie. Mais nous nous sourions, à un mètre quatre-vingt de distance, de chaque côté du bahut que nous transportions, et il y avait non seulement de la complicité entre nous, mais déjà de la tendresse, et même davantage, un commencement de rapprochement, une attraction, une aimantation, comme si, depuis six mois que nous étions séparés, avait constamment travaillé l'énergie de l'élan qui était en train de nous rapprocher maintenant.

Je terminais de me changer, j'avais passé un caleçon et j'étais en train de boutonner ma chemise, lorsque j'aperçus mon reflet dans le grand miroir en stuc doré qui se dressait au-dessus de la cheminée. J'aperçus ma silhouette en partie dénudée que découpait la lumière, les jambes nues et le visage disparaissant complètement dans l'obscurité. Mes pieds nus baignaient sur le parquet dans la faible lumière dorée de la lampe de chevet allumée à côté du lit de Marie. Dehors, il pleuvait toujours, on entendait la pluie qui

rebondissait sur les gouttières et sur le toits, et la lumière des réverbères entraient dans et venait se mêler à la de la lampen de chevet. Je continuais à boutonner ma chemise et je songeais que toutes les actions que j'avais entreprises depuis mon arrivée, aussi bien d'avoir pris mes vêtements dans ma commode que de ml'être changés, si elles étaient sans doute parfaitement justifiées par les circonstances, ne visaient en vérité qu'à me réapproprier les lieux.

Commode basse, mais lourde.

Pas de prise, on le soulève, on le relâcha aussitôt.

On commence à vider les tiroirs, mes affaires sur le sol de la chambre, piles de chemises sur le parquet, sous-vêteemnts, chaussettes, etc.

Mes vêtements sur le sol de la chambre.

On retire complètement les tiroirs, on les déboîte.

On recommence à déménager l'armoire, on la fait passer la porte, c'est très lourd, il faut la soulever, l'incliner.

Difficultés.

(????) On s'arrête, complicité malgré le geste de séparation symbolique que constitue le fait de déménager mon armoire.

Comme il y a bien longtemps, il m'arrivait de plaisanter, nous riions. Nous nous souriions, je lui souriais.

Quelque chose survient — une gravité — pour le changement de ton.

Ou, tout de suite (en restant dans la gravité) :

et, de même que lors de notre dernière étreinte quelque cinq mois plus tôt sur un pont à Tokyo, je sentis chez Marie

un besoin irrépressible de réconfort, une brûlante envie d'union des corps et d'abandon (...)Et je compris alors, tandis qu'elle se blottissait toujours plus fort contre moi, que le désir charnel resté inassouvi après notre étreinte de cette nuit, notre étreinte incomplète de cette nuit, interrompue, inaboutie, avait maintenant besoin d'un exutoire pour qu'elle puisse libérer les tensions qu'elle avait accumulées. (Faire l'amour)

Soudain, elle veut me faire déménager l'armoire, sur le champ, hors de sa chambre, la mettre sur le palier, elle ne veur plus la voir.

Une violence dans le ton, c'est un ordre.

Le bahut.

et le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble sembaît s'être étendu au mot

Soudain, elle veut me faire déménager mon meuble, mon armoire, mon bahut — tel désignait-elle mon meuble, mon bahut, elle s'ingéniait à répter le mot, bahut, et le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble sembaît s'être étendu au mot part lequel elle le désignait, bahut, disait-elle, avec des pincettes dans la voix et une moue de dédain, j'en peux plus de ton bahut

Moitié coffre moitié commode, mon meuble

C'était un meuble bas d'un seul tenant en wengé massif, le bois travaillé, stratifié et comme brossé, où s'étaient atténuées les dominantes naturelles très sombres de l'écorce de wengé pour des nuances garance et brun rougeâtre, il avait une ligne très pure, un rectangle plein sans couture ni raccord, les pieds dépassant à peine, sans prise sur les côtés, ni poignées apparente aux portes ou aux tiroirs.

On s'arrête dans le couloir, essoufflés, on se regarde, comme si on comprenait , notre

amour.

Et alors une infinie gravité.

La nécessité d'une étreinte.

Par delà le meuble qui nous sépare, qu'on contourne pour se rejoindre et tomber dans les bras l'un de l'autre.

Pour Marie, le besoin physique de reconfort, de bras contre son corps, d'être sertrée très fort, reconfortée, aimée

Il était sans doute très imprécis de dire que je l'aimais, mais rien ne pourrait être plus précis.

On s'arrête dans le couloir, essoufflés, on se regarde, comme si on comprenait , notre amour.

Et alors une infinie gravité.

La nécessité d'une étreinte.

Par delà le meuble qui nous sépare, qu'on contourne pour se rejoindre et tomber dans les bras l'un de l'autre.

Pour Marie, le besoin physique de reconfort, de bras contre son corps, d'être sertrée très fort, reconfortée, aimée

Il était sans doute très imprécis de dire que je l'aimais, mais rien ne pourrait être plus précis.

Nous nous étions arrêtés dans le couloir, on se regarde, comme si on comprenait , notre amour.

l'inquiétude que j'avais éprouvé pour elle

sa fragilité émotive, l'état de choc dans lequel elle était, son besoin de reconfort radical.

Notre amour

Et alors une infinie gravité.

La nécessité d'une étreinte.

Par delà le meuble qui nous sépare, qu'on contourne pour se rejoindre et tomber dans les bras l'un de l'autre.

Pour Marie, le besoin physique de reconfort, de bras contre son corps, d'être sertrée très fort, reconfortée, aimée

Marie, dis-je. C'était sans doute très imprécis de dire que je l'aimais mais rien ne pourrait être plus précis.

merveilleux

Et alors une infinie gravité

Par delà le meuble qui nous sépare, qu'on contourne pour se rejoindre et tomber dans les bras l'un de l'autre.

Pour Marie, le besoin physique de reconfort, de bras contre son corps, d'être sertrée très fort, reconfortée, aimée

Tous mes vêtements se trouvaient là étalés sur le sol de la chambre (il ne manquait que mes chaussures et mes pantalons, que j'avais toujours rangé dans la penderie du couloir et que Marie avait entassé un jour dans une grande valise que j'avais emportée rue des Filles Saint Thomas la dernière fois que j'étais venu).

Mais je ne dis rien — je n'ai jamais dit que j'aimais, je n'ai jamais su le dire, ou une seule fois, je ne sais plus — mes regards pour elle avaient à cet instant la pureté des amours tues

Elle était vêtue de son tee-shirt XXL noir siglé INOCHI,, très large, qui tombait sur ses cuisses nues
sa demi-nudité troublante

notre étreinte contre le mur du couloir, reetrouvailles des corps :

Nous ne nous étions pas embrassés tout de suite, nos langues ne s'étaient pas unies, ni nos lèvres n'étaient entrées en contact, nous nous étions seulement frôlés, effleurés des joues et caressés du cou comme des chevaux tremblants, effarouchés et émus. Sans oser nous toucher, comme si nous étions brûlants ou que le contact de l'autre nous était interdit, nous nous caressions du menton et des épaules, sans nous servir de nos mains et sans nous ouvrir nos lèvres, qui demeuraient brûlantes et en retrait, je m'étais approché de sa nuque pour humer érotiquement la peau nue de son cou et respirer le parfum du désir que je sentais s'exhaler d'elle

J'avais fermé les yeux

Quelque chose de sexuel et de sauvage.
dans l'appartement, debout dos au mur
Marie, adossée au mur du couloir, qui me regardait avec du défi dans le regard, quelque chose de mutin, d'abandonné, de sexuel et de sauvage. Elle était belle, et je la désirais.

c'était des pages d'amour que mes mains écrivaient
les yeux ensorceleurs,

je devinais sous le tee-shirt les courbes de son corps et

Je comprenais la réaction de Marie, ses mouvements apparemment contradictoires pour se laisser aimer et me rejeter, je la comprenais d'autant mieux que j'avais été traversé moi-même par de telles impulsions divergentes quand je courrais pour la rejoindre, à la fois porté par l'élan qui me poussait vers elle et retenu par l'angoisse qui me paralysait,

cet écartèlement entre des pulsions contradictoires, d'élan et de retenue mêlés, Marie ayant eu à la fois, et autant, besoin de m'aimer que de me repousser, elle avait eu besoin que je la serre dans mes bras et que je la reconforte, et, dans sa confusion, elle s'était abandonnée au désir sexuel qui montait en elle quand je l'avais prise dans mes bras et m'avait attiré, du défi dans le regard, elle m'avait aimantée de ses yeux ensorceleurs, où brillait de la liberté et de la lubricité, pour que je la caresse et la touche, en même temps qu'elle se dégageait presque aussitôt en douceur de mon étreinte, avec légèreté et pudeur, comme si elle prenait simplement conscience qu'il était impossible de s'aimer maintenant, que ce n'était ni l'endroit ni le moment de s'aimer.

Nous étions repartis, progressant avec le bahut sur le parquet grinçant. Nous fîmes seulement trois ou quatre quelques mètres dans le couloir, Marie menant la marche qui marchait à reculons à petits pas glissés sur le sol, avant de marquer une nouvelle pause ans le couloir, pour aller ouvrir les battants de la porte de l'appartement. Pendant que Marie soulevait les loquets pour ouvrir les deux battants de la porte, j'allai allumer la

T'as pas peur qu'on nous le pique ? dis-je. Il n'y a pas de risque, dit-elle. Pauvre bahut, rien ne lui serait épargné. Je revins sur mes pas, remontai les escaliers, elle m'attendait en haut dans la cour. T'es quand même plus beau quand tu souris, me dit-elle. Le contraire est plus rare, dis-je, et doit être assez mortifiant (je le dis avec un petit sourire, pour être encore plus beau).

Nous faisons des pauses régulières, pour reprendre notre souffle, au milieu des escaliers, nous commençons à avoir mal aux mains, le poids du meuble s'inscrivait en marques blanches sur nos phalanges à l'intérieur de nos doigts.

Marie silencieuse et distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente, faisant des pauses régulières, Marie menant la marche, silencieuse et distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente, j'apercevais son visage quand nous passions devant les lucarnes qui donnaient sur le puits de lumière de la cour intérieure de l'immeuble.

Marie perdait patience, qui voulut soudain changer de place en prétendant que c'était elle qui se collait tout le poids, et posant le bahut en équilibre sur l'arrête des marches, elle me fit passer devant pour repartir.

Nous avons continué de porter le bahut dans le couloir, nous avons fait à peine quelques mètres et nous l'avons reposé pour ouvrir la porte de l'appartement afin d'accéder au palier.

Au rez-de-chaussée
Marie menait la marche, qui progressait à petits pas glissé sur le béton (?)
L'escalier de la cave.
très étroit.

La descente et les larmes.
La minuterie cassée, l'obscurité.
Une pause sur le palier du premier étage.
le descendre à la cave (?)

La porte de la cave ne ferme pas, pas de cadenas (?)

Je me retournai pour le regarder le bahut, pensif, lui demanda si elle ne craignait pas qu'on nous le pique. Il n'y a pas de risque, dit-elle. Elle m'attendait dans la cour intérieure T'es quand même plus beau quand tu souris, me dit-elle. Le contraire est plus rare, dis-je, et doit être assez mortifiant, ajoutai-je (avec un petit sourire, pour être encore plus beau).
mais qui dégouttait des corniches, finissait de des toits.

T'es quand même plus beau quand tu souris, me dit-elle. Le contraire est plus rare, dis-je (et doit être assez mortifiant).
les multiples traces de pas mouillées qu'on devinait dans la pénombre prenaient la direction de la porte cochère, mais nous bifurquâmes dans la direction opposée et

Variante : Nous posâmes le bahut devant la vieille porte en bois bringueballante qui donnait accès aux caves, et la poussâmes pour l'ouvrir, mais elle résista, elle était fermée à clé. Putain, merde, j'ai pas la clé, dit Marie à voix basse. Elle releva les yeux vers moi, me sourit tendrement entre ses larmes. Nous étions pieds nus sous la pluie dans la cour de l'immeuble à quatre heures du matin (c'est pas grave, dis-je, on va le remonter).

Nous avons regagné l'appartement (Marie m'avait convaincu de laisser le bahut en bas, non pas dans la cour sous la pluie, mais dans le vestibule, où nous l'avons casé contre le mur, j'espère qu'on n'allait pas nous le voler — non, ça, il n'y a pas de risque, m'avait dit Marie), et

je déposai un tendre baiser sur sa tempe).

J'allai m'asseoir au bureau de Marie et mis mes chaussettes, puis mes chaussures mouillées, que je retirai aussitôt, elles étaient détrempées. J'avisai alors les chaussures de Jean-Cristophe de Quelque chose, j'hésitai un instant, et, ne voyant pas d'autre solution, à moins de rentrer chez moi pieds nus ou en chaussettes, je demandai à Marie si je pouvais les emprunter, je les rapporterais aussitôt que possible. Elle ne répondit pas, et je pris son silence pour un consentement et je les mis.

un pantalon de survêt. qui avait dû coûter deux mille dollars.

Je m'assis à son chevet et la bordai, lui demandai si elle avait besoin de quelque chose (elle me dit "oui, de toi", je lui dis "moi, aussi", et je déposai un baiser sur sa tempe). je retournai voir Marie pour lui demander si elle ne pouvait pas me prêter quelque chose. Elle me guida du bras, me donna quelques indications confuses, puis ressortit de son lit, fit quelques pas, somnabulique, dans la pièce, et sortit

Je choisis une chemise que j'avais achetée à Naples il y a quelques années

(en fait, je n'en savais rien ce que c'était comme matière, je connais mieux les mots que les matières, un textile lexical)

nature de la sorte de vertige que je ressentis :
la confusion des deux Marie, le fait de prolonger avec l'une des gestes commencés avec l'autre.

double réaction de Marie (à développer)xxxx
à la fois elle se laisse faire, elle reçut mon doigt et lui fit bon accueil en ondulant le bassin, et en même temps elle se dégagea en douceur, légèrement, avec grâce, comme si elle prenait simplement conscience que ce n'était pas l'endroit ni le moment le plus indiqué pour s'aimer.

les deux événements complètement indépendant l'un de l'autre, continuité à chaque fois naturelle et plausible, deux événements qui n'auraient jamais dû être liés

la difficulté de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même

la difficulté, voire l'impossibilité, de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même, ce qui, dans le cours de la vie, avait pu advenir dans un enchaînement naturel de faits tacites, silencieux et implicites, mais qui, dès lors qu'il s'agissait d

(???)J'avais mis un doigt en elle dans la continuité des caresses et des gestes de l'amour que nous accumulions les yeux fermés, et je ne m'en étais pas rendu compte immédiatement, pas tout de suite, ni dans les minutes qui suivirent, mais plus tard, brusquement, à l'improviste, il m'était venu à l'esprit dans une sorte de panique et de vertige — malgré la difficulté, voire l'impossibilité, de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même, ce qui, dans le cours de la vie, avait pu advenir dans un enchaînement naturel de faits tacites, silencieux et implicites, mais qui, dès lors qu'il s'agissait de l'exprimer, dans la lumière des mots, me paraissait aberrant — que c'était la deuxième fois que j'introduisais mon doigt dans le corps d'une femme cette nuit,

(???????) J'avais mis un doigt en elle dans la continuité des caresses et des gestes de l'amour que nous accumulions les yeux fermés, et

(???) comme certains homicides évoqués devant une cour d'assises qui avaient pu

sembler amarrés à la réalité quand ils s'étaient produits dans un enchaînement inéluctable de faits — insultes, claques et coups, et étaient advenus dans la continuité de la vie en restant intimement reliés à la sensibilité exacerbée, à l'émotivité, qui les avait suscités), mais qui devenaient purement aberrant, indicibles et abstraits dès lors qu'il fallait les exprimer en mots, hors du contexte qui les avait suscités, devant un auditoire glacial
Pluie, orage, mythologies

éclairs zébrés aux clartés de diamant.

Apocalypse, effondrement de la ville sous les eaux, lumières ténébres
déluge liée à une faute, sentiment d'instabilité, de culpabilité
dissolution des choses dans l'eau de pluie
l'air (le vent) le feu (des éclairs), l'eau (de la pluie)
La foudre, un dard, un trident, Virgile décrit un dard enflammé lançant douze rayons, trois de grêle, trois de pluie, trois de feu, trois de vent
maintenant, ils (Les Cyclopes) mêlaient à leur ouvrage les éclairs terrifiants, le fracas, l'épouvante, et la ciolère aux flammes dévorantes (Enéide)

l'endroit où le Dieu frappe de la foudre est sacré, l'homme qu'il foudroie est consacré
Sorte de théophanie jetant l'interdit sur tout ce qu'elle atteint (?)

ébranlement du monde

éclair né d'un diamant

Je vis au loin, qui déchirait le ciel dans le prolongement de la statue équestre de Louis XIV, un éclair zébré aux clartés de diamant

sous des trombes d'eau diluviennes

lorsque je l'apercevrai sur le brancard, je ne le reconnus pas, je ne l'avais vu qu'une seule fois, seulement quelques secondes, à Tokyo, et si en temps normal je suis sûr que je l'aurais reconnu, en l'occurrence je ne fis nullement le lien avec ce grand homme élégant que j'avais aperçu quelques secondes à Tokyo en compagnie de Marie. Non, j'avais le sentiment que je ne le connaissais pas, que je ne l'avais jamais vu, que c'était la première fois que nous étions en présence l'un de l'autre, lui allongé, inerte, sur la civière, entouré d'infirmiers qui oprenaient soin de lui, et moi trempé de la tête au pied, ralentissant pour laisser passer le brancard, et le devisageant tandis qu'il passait à ma hauteur dans la clarté pluvieuse d'un faisceau de réverbère, me méfiant immédiatement de lui, percevant un rival, ou quelqu'un qui aurait fait du mal à Marie, mais je ne le vis pas à proprement parler comme on peut voir un homme, comme on juge une personne, avec un rapide, et souvent infallible, regard d'ensemble sur son allure ou sa démarche, ses traits, sa corpulence, je ne parvins pas à le percevoir vraiment pas comme un être humain, mais comme une chose, un corps, je ne vis surtout que des détails, le poignet où était fixé la perfusion, livide, d'un blanc effrayant, verdâtre, cadavérique, sa veste (sa veste de lin noire, comparable à la mienne, jetée à la diable sur ses jambes en travers de la civière), ses chaussettes visibles sous le drap protecteur, le nez, qui disparaissait sous le masque à oxygène, et puis quelque chose d'élégant dans la hauteur du front, dans le tracé des tempes, dans la finesse des mains — car, ce qui me parut le plus surprenant, peut-être, et qui me sidéra, est que je lui trouvai finalement une certaine ressemblance avec moi.

Ellipse) J'ai mis les chaussures

Elle ne répondit pas vraiment, et je pris son silence pour un consentement tacite. J'allai chercher les chaussures et je les mis, c'était la bonne pointure, à défaut du parfait assortiment avec le jogging blanc et ma chemise rentrée dedans.

De retour dans mon appartement

et j'apeçus au coeur du lit deux ou trois gouttes de sang séché, quelques gouttes à peine, brunâtres, qui recouvraient le drap.

que rouges au coeur des draps défaits.

Quand je rentre chez moi, dans le lit défait, quelques gouttes de sang menstruel séché sur les draps, à peine quelques gouttes brunâtres au centre du lit. Je ne le remarque pas tout de suite, le désordre du lit avait été recouvert d'un drap pudique.

Marie, l'autre Marie, qui m'avait dit, j'avais compris, elle m'avait fait comprendre, cela n'avait pas été dit explicitement quand nous étions rentrés après le restaurant dans le petit deux pièces que je louais rue des Filles Saint Thomas, mais elle avait gardé sa petite culotte tout au long de la nuit et je n'avais pas non plus cherché à la lui enlever, j'avais compris sans qu'elle ne me dise rien, je l'avais embrassée et je lui avais passé très doucement la main sur les épaules et sur les seins, nous avions chauds, nous transpirions dans le lit trop étroit de la rue des Filles Saint Thomas, la fenêtre largement ouverte, l'un et l'autre en sueur, le dos moite qui collait contre les draps, je l'avais caressée, gardant ma main par-dessus la petite culotte en soie bleu pâle, malaxant le tissu qui se distendait et se déformait sous mes caresses, nous nous étions embrassés, nous nous étions enlacés à demi nus dans le lit trop étroit, et ce n'est que plus tard, lorsque je l'avais de nouveau caressée, plus , plus profondément, les yeux fermés, passant la main dans sa culotte, que je m'étais rendu compte — pas sur le moment, mais plus tard et sans y prêter particulièrement attention — qu'il y avait, sur le bout de mon doigt, un peu de sang menstruel.

Le sang me fait songer à Jean-Cristophe de *Quelque chose* son destin / sa mort

mais aussi à un sang de vie
dans une perception du sang à la fois masculine et féminine,
masculine : violence, mort
féminine, vie, nature

le sang, valeur + et valeur -
rhésus 0+, 0-

Finir la scène par quelque chose de très concret

ôter les draps et faire une lessive.

J'avais loué ce deux pièces non meublé (non par choix, mais parce qu'on me l'avait proposé ainsi, sans meubles), et il était caricaturalement vide, comme après une saisie mobilière, il ne comportait que le minimum absolu, une table et une chaise dans la cuisine, un lit et une chaise dans la chambre, un simple matelas à même le sol au demeurant, à quoi s'ajoutait, de ma main en quelque sorte, une petite radio avec antenne posée au pied du lit, des piles de livres entreposées par terre, trois valises et une caisse, une bouteille d'eau minérale et deux bières entamées.

si j'étais dans les bras de Marie à l'île d'Elbe, car cet amour que Marie et moi accomplissions cette nuit-là au même moment, non pas ensemble, mais parallèlement, avec des partenaires différents, Marie avec Jean-Christophe *de Quelque chose* et moi avec l'autre Marie, ne pouvait nous ramener qu'à l'autre, car cela faisait sept ans que ma partenaire principale, si ce n'est exclusive, était Marie, et que chacune des figures de l'amour que j'accomplissais cette nuit avec une autre ne pouvait que me ramener à Marie, tant figures presque toujours identiques, était en quelque sorte chargé pour moi de la présence de Marie, tant est finalement limité le répertoire de l'amour : caresses,

pénombre, humidité, douceur

, et je rentrais chez moi en chemise, sans veste, le jogging blanc de Marie qui me faisait des cuisses bouffantes, je devais avoir une allure de noctambule décadent ou de joueur ruiné, qui y avait laissé la veste. Je traversai la place de la Bourse, déserte, laissant à côté de moi la silhouette du Palais Brongniart qui se profilait dans la lumière de l'aube.

(je devais avoir une allure de noctambule décadent ou de joueur ruiné, qui y avait laissé la veste)